Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

6 | 2009

Le conte, les savoirs

L'économiste (Jean-François Melon) et le conteur (Thémiseul de Saint-Hyacinthe) : analyse croisée

Cross-reading the Economist (Jean-François Melon) with the Storyteller (Thémiseul de Saint-Hyacinthe)

Magali Fourgnaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/709>

DOI : 10.4000/feeries.709

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 151-162

ISBN : 978-2-84310-140-3

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Magali Fourgnaud, « L'économiste (Jean-François Melon) et le conteur (Thémiseul de Saint-Hyacinthe) : analyse croisée », *Féeries* [En ligne], 6 | 2009, mis en ligne le 15 septembre 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/709> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.709>

L'ÉCONOMISTE (JEAN-FRANÇOIS MELON)
ET LE CONTEUR (THÉMISEUL DE SAINT-HYACINTHE) :
ANALYSE CROISÉE

MEMBRE DU CONSEIL DES FINANCES pendant la polysynodie et conseiller personnel du Régent, Jean-François Melon publie en 1734 un *Essai politique sur le commerce*¹, souvent considéré comme le premier traité d'économie politique. Paradoxalement, pour justifier le système de Law dont il est un farouche défenseur, l'économiste a recours, au cœur même de sa réflexion théorique, à une allégorie² présentant Law lui-même sous les traits du bramine Elnaï. Ce dernier marie sa fille Panima (la banque) à Aurenko, le prince des Formosans (le Régent).

Deux ans plus tard, Thémiseul de Saint-Hyacinthe publie l'*Histoire du Prince Titi*. Construit en deux séquences, l'une consacrée à l'accession au pouvoir du prince et l'autre à l'art de gouverner, ce conte prend les aspects d'un roman de formation, destiné à l'éducation du prince éclairé. Les nombreuses épreuves que vit le jeune prince (de la haine parentale à la misère des campagnes, en passant par l'épisode de robinsonnade) l'amènent à observer le monde qui l'entoure et à juger par lui-même. Le conte est donc le moyen d'expérimenter des formes possibles de gouvernement, de mettre à l'épreuve également des théories économiques, au moment-même où cette discipline se développe.

L'analyse croisée de la littérature d'un économiste et de l'économie vue par la littérature au début du XVIII^e siècle devrait permettre d'éclairer ces modalités différentes de concevoir les savoirs économiques. Il s'agit donc d'examiner comment fiction et théories économiques s'entremêlent dans

1. Jean-François Melon, *Essai politique sur le commerce* [1^{re} éd. 1734, 2^e éd. augm. de 7 chapitres, 1736], dans Eugène Daire (éd.), *Économistes financiers du XVIII^e siècle*, Paris, Guillaumin, 1846, p. 702-836.

2. *Ibid.*, p. 805-806.

l'Histoire du Prince Titi de Saint-Hyacinthe et quelle est la fonction littéraire et éthique d'un tel entrelacement.

La fée Économie : une allégorie économique

La structure du récit, l'intervention du merveilleux, la présentation stéréotypée des personnages, inscrivent l'œuvre de Saint-Hyacinthe dans la lignée des contes traditionnels. Mais, comme Aurélia Gaillard le souligne dans l'étude précédente, dès l'incipit, des indications financières (quatre mille florins) ou administratives (« mais les lois du pays rendaient la couronne héréditaire ») font entendre les véritables enjeux du conte qui apparaît comme une allégorie économique. La femme que Ginguet épouse est non seulement un avatar des personnages féminins traditionnels de contes de fées (comme Grisélidis ou la Belle au bois dormant, Tripalle est « bonne ménagère », « elle filait à merveille³ ») ; mais elle est en outre l'exemple même de l'économe⁴ et de l'épargnante. Le règne de Ginguet est d'ailleurs scellé emblématiquement par la création d'une monnaie, le « ginguet ». Le personnage de la fée Diamantine a certes le pouvoir de transformer des noix, des nèfles et des noisettes en diamants et d'inverser la métamorphose ; mais son pouvoir est d'ordre économique : ce sont les bourses qu'elle donne à l'Éveillé, le page de Titi, puis au roi lui-même, qui lui permettent de réaliser ses projets politiques (assurer le bonheur de son peuple).

L'Histoire du Prince Titi et le récit allégorique de Jean-François Melon ont ainsi, à première vue, de nombreux points communs. Comme les nèfles du roi Ginguet, la monnaie ancienne de l'île du Formose – où règne Aurenko – a perdu toute valeur. En outre, la fée Diamantine et la jeune Panima (la banque) ont toutes deux été initiées à des mystères (qui, dans le récit de Melon, font référence à l'établissement de la Compagnie des Indes) et ont le pouvoir de faire ériger d'imposantes constructions : « la puissante citadelle⁵ » dressée lors de l'avènement de Panima n'est pas sans évoquer le fort Bititibi dans *l'Histoire du Prince Titi*.

3. *Histoire du Prince Titi*, dans *Le Cabinet des Fées ou Collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux*, Amsterdam et Paris, 1786 (tomes 27 et 28), tome 27, livre 1, p. 330.

4. « Elle ne se faisait faire tous les ans qu'un habit, et même qu'elle le faisait si bien rajuster, qu'il lui servait parfois dix mois ou deux ans. » (*Ibid.*)

5. Jean-François Melon, *Essai politique sur le commerce*, chapitre xxiii, « Du Crédit Public », ouvr. cité, p. 805.

Quels sont les principes économiques défendus par Melon qui apparaissent dans le récit de Saint-Hyacinthe ? Considéré comme partisan de la doctrine du mercantilisme, Melon privilégie d'abord l'idée du circuit économique. Comparant le corps politique au corps humain, l'économiste affirme qu'une trop grande quantité d'or serait aussi nuisible à l'État que son insuffisance. Or, dès le premier livre de l'*Histoire du Prince Titi*, le conte oppose systématiquement la libéralité de Titi à l'avarice du Roi Ginguet et de la reine, qui provoque une dynamique de la misère et déclenche la guerre contre Fortesserre. La fée Diamantine elle-même développe un discours très proche de celui de Melon, lorsqu'elle offre les bourses magiques aux deux rois :

L'avarice du prince empêche la circulation des biens d'un état, elle appauvrit ses sujets, en les empêchant de s'enrichir, et il s'appauvrit enfin lui-même, s'il arrive quelques cas extraordinaires où la dépense augmente. Ce n'est pas l'argent qu'on possède qui rend riche, c'est celui qui circule⁶.

La dénonciation de l'état calamiteux des finances de l'État de Ginguet fait explicitement écho à la critique que Melon développe à l'égard du règne de Louis XIV⁷. La description du convoi pitoyable que la reine fait préparer pour se rendre chez la fée⁸, le récit des préparatifs de la venue du roi Fortesserre, présentent un royaume construit en carton-pâte : le roi et la reine font du neuf avec du vieux, grâce au pouvoir magique du chapelier. Mais le luxe développé est disproportionné car il manque le nécessaire à la nation. L'ironie mordante du narrateur (« la cour n'avait jamais été si brillante pendant le règne de Ginguet⁹ ») dénonce ainsi ce gouvernement aveugle et égoïste, dont le faste est sans consistance et cache un vide désespérant. C'est donc l'économie centralisée par un pouvoir despotique qui est la cible de la satire.

6. *Histoire du Prince Titi*, t. 28, livre VI, ouvr. cité, p. 272- 273.

7. « [...] aussi la misère et le discrédit devinrent tels, que nous n'avons point d'exemples de plus de banqueroutes que dans les années 1714, 1715 et 1716. Les difficultés des recouvrements et le défaut de consommation avaient diminué les revenus du roi de plus de la moitié ; [...] dans ces temps-là commença la banque, qui, multipliant les valeurs, multiplia aussi la circulation et la consommation et l'on commença à respirer en 1718. Mais ces valeurs, trop multipliées, devinrent de fausses valeurs en 1720. » (*Essai politique sur le commerce*, chapitre xvi, « des Diminutions », ouvr. cité, p. 771)

8. « Les écuries du roi en étaient si mal fournies [de chevaux], que la princesse de Blanchebrune, cousine germaine de sa majesté, et qui s'était proposée de faire cette partie à cheval, ne l'aurait pas faite, si le premier ministre ne lui eût fait prêter un de ses chevaux de main. » (*Histoire du Prince Titi*, tome 27, livre I, ouvr. cité, p. 350)

9. *Ibid.*

Se dessine alors, par contraste, un modèle de prince aussi libéral qu'équitable. Selon Melon, le législateur doit travailler non pour son intérêt particulier, mais pour « [le] bonheur de la plus grande quantité¹⁰ ». Comme Melon, Fortesserre et Titi sont tous deux persuadés que « la misère des campagnes [...] était la principale cause de l'affaiblissement, et enfin de la décadence totale des plus grands États¹¹ ». Ils souhaitent tous deux instaurer un « meilleur ordre », par l'établissement de contrats assurant une paix durable entre les citoyens, à l'image du duché de Félicie dont le père de l'Éveillé, le page de Titi, devient le souverain. Dans cet État, le mariage est considéré comme un contrat civil, le divorce est donc autorisé. Une telle liberté d'engagement assure une égalité des droits entre les époux et donne « des exemples de paix et de concorde » à l'ensemble des domestiques¹². Un tel système économique, développé non seulement par souci de justice sociale mais aussi par « calcul » politique, est un modèle clairement mercantile : le bonheur des citoyens n'est pas perçu seulement comme une fin, mais surtout comme un moyen d'assurer la prospérité de l'État.

Si cette dernière résulte de la prospérité de chaque membre, elle doit également, selon Melon, s'appuyer sur l'augmentation du nombre d'habitants¹³, qu'il devient utile de comptabiliser. L'économiste prône le recours aux statistiques, aux calculs, et à une « académie d'examineurs » rendant compte de l'état du pays au souverain¹⁴. Titi ne fait pas autre chose quand il demande à ses conseillers des « mémoires » pour l'informer de l'état du pays. La fée Diamantine offre au chevalier de Tobifonde, le « ministre des finances » du Roi, un bureau portatif comportant autant de tiroirs qu'il existe de provinces, tiroirs où sont rangées des cartes permettant de voir à tout moment

combien il y a de peuple dans chaque ville, bourg et village, et quelle sorte de peuple ;
combien il y a d'arpents de terres, et leurs différences ; combien il y a de maisons ;

10. *Essai politique sur le commerce*, chapitre IX, « Du luxe », ouvr. cité, p. 747.

11. *Histoire du Prince Titi*, tome 28, livre VI, ouvr. cité, p. 258.

12. « [...] toutes les familles d'un État se trouvent alliées et portées ainsi à étendre plus loin les bons offices qu'on peut se rendre. Et ce qui est un très grand avantage pour l'état, c'est que les biens se trouvent plus également dispensés, et le nombre des sujets multiplié. » (*Histoire du Prince Titi*, tome 28, livre V, ouvr. cité, p. 133)

13. *Essai politique sur le commerce*, chapitre I, « Principes », ouvr. cité, p. 708.

14. « Il faut [...] une étendue de connaissances qui ne peuvent pas être le fruit de l'étude d'un seul. C'est de différents écrits, souvent contradictoires, que la vérité viendra éclairer le législateur, qui placé au centre où toutes ses lignes aboutissent, n'aura plus besoin que de l'esprit de discernement pour choisir et pour exécuter. » (*Essai politique sur le commerce*, ouvr. cité, chapitre xxv, « Des systèmes », p. 827)

de cheminées, de fenêtres, de portes cochères, de jardins, de parcs ; combien il y a de carrosses, de chevaux, de meutes, de bestiaux, de colombiers, de moulins¹⁵.

Ce passage fait explicitement référence aux théories de Melon. Pourtant, les anaphores, les effets d'accumulation et de gradation conduisant des données réalistes (la quantité de la population) à des informations plus fantaisistes (le nombre de portes cochères), créent du jeu au sein du texte et font entendre sinon l'ironie du narrateur, du moins sa prise de distance par rapport aux théories scientifiques.

Alors que de prime abord, le conte de Saint-Hyacinthe se présentait comme une allégorie et une satire économico-politique dénonçant les affres du pouvoir despotique et de son système économique, il dénonce également les pouvoirs magiques de la finance libérale. Dès le début du conte, la métamorphose des diamants en nêfles conduit à considérer la fée Diamantine comme une allégorie de la Banque de France, capable de changer la valeur de la monnaie en fonction de ses caprices. Or, cette métamorphose est présentée comme « un enchantement¹⁶ », voire une supercherie, un tour de « passe-passe »¹⁷ : « Ah ! L'extravagance : quel misérable conte ! Cela est bon pour amuser les petits enfants, c'est une nouvelle insulte¹⁸ », s'exclame Fortesserre. Le pouvoir de la banque est donc assimilé à un pouvoir féerique et incertain, rendant ainsi le système instable et inique. Mais la dimension métatextuelle du passage cité brouille les pistes interprétatives : le conte se dénonce lui-même comme une fiction, une « bagatelle », un récit inventé coupé de tout lien avec le réel.

Les intentions de Saint-Hyacinthe et de Melon paraissent ainsi fortement opposées. Certes, le récit de Melon assimile clairement les billets de banque à de la magie¹⁹, mais l'économiste cherche à établir un parallèle entre la méfiance suscitée par le système de Law et l'incrédulité des lecteurs de contes : si le recours au merveilleux et au féerique ont fait perdre au conte une certaine crédibilité, la méfiance du public s'est également accrue face à la complexité et à l'incertitude du système financier proposé,

15. *Histoire du Prince Titi*, ouvr. cité, tome 28, livre VI, p. 303.

16. *Ibid.*, tome 27, livre I, p. 371.

17. *Ibid.*, tome 28, livre V, p. 96-97.

18. *Ibid.*, tome 27, livre I, p. 373.

19. « Il y avait à Formose une ancienne magie établies par des caractères entassés sur des peaux d'animaux, et cette magie était extrêmement chère à la plupart des habitants. Panima ne la respecta peut-être pas assez ; elle voulut la détruire, et mettre la sienne à sa place. Elle attesta en vain l'utilité publique ; ce fut le signal de la réunion de ses ennemis : ils l'attaquèrent dans sa citadelle ; mais leurs efforts auraient été vains, si Panima n'eût elle-même contribué à sa perte. » (*Essai politique sur le commerce*, chapitre XXIII, « Du Crédit Public », ouvr. cité, p. 805)

ce que déplore Melon²⁰. Ce dernier cherche ainsi à gagner la confiance de ses lecteurs, alors que le conte de *Titi* ne cesse de jouer avec les interprétations, refusant toute clôture du sens. Plus qu'une allégorie, l'*Histoire du Prince Titi* apparaît davantage comme un « terrain d'expérimentation » des différentes théories économiques : la magie sert « à repousser les limites du pensable et contribue à rendre observable une vérité qui n'apparaît qu'entre les lignes de l'essai de l'explication scientifique²¹ », pour reprendre l'expression de Yves Citton au sujet justement du même Jean-François Melon, pour son conte *Mahmoud le Gasnévide* (1729).

Le conte comme terrain d'expérimentation des théories économiques

L'originalité du conte de Saint-Hyacinthe réside dans la démarche poursuivie par le prince au cours de son éducation. Comme l'a affirmé Anne Defrance dans son article sur la politique du conte au XVIII^e siècle, « le conte propose une leçon de politique expérimentale, sans qu'un mentor ait besoin d'être toujours aux côtés de l'apprenti roi²² ». En effet, le prince expérimente les différentes théories économiques répandues au début du XVIII^e siècle et les confronte à la pratique.

Si la liberté et l'autonomie sont les premiers principes posés par Melon, ils doivent être limités par l'intérêt général, que le législateur doit défendre²³ : « La plus grande des maximes et la plus connue, c'est que le commerce ne demande que liberté et protection²⁴. » Titi affirme lui-même que les Princes doivent protéger les citoyens « des sangsues qui les sucent » et doivent être considérés « comme les pères nourriciers de l'État²⁵ ». Le passage consacré à l'achat des terres entourant le palais Bititibi illustre la mise à l'épreuve d'un tel propos théorique : le prince a des scrupules à acheter des terrains au paysan spéculateur, qui défend uniquement ses propres intérêts²⁶, et cherche une autre solution qui satisfasse le bon droit. Pourtant, la justice reprend ses droits par la force : les paysans plus

20. Selon Melon, le système de Law est constitué de « choses simples que le public étonné a cru enveloppées des plus grandes profondeurs de politique et de mauvaise foi » (*ibid.*, p. 806).

21. Yves Citton, « Les comptes merveilleux de la finance : confiance et fiction chez Jean François Melon », revue *Féeries*, n° 2, 2004-2005, p. 129.

22. Anne Defrance, « la politique du conte aux XVII^e et XVIII^e siècles : pour une lecture oblique », revue *Féeries*, n° 3, *Politique du conte*, 2006, p. 35.

23. *Essai politique sur le commerce*, chapitre XI, « De la liberté du commerce », ouvr. cité, p. 756.

24. *Ibid.*, chapitre II, « Du blé », p. 716.

25. *Histoire du Prince Titi*, tome 28, livre V, ouvr. cité, p. 194.

26. Le paysan affirme lui-même : « chacun est ici pour soi » (*ibid.*, p. 183).

honnêtes (d'aucuns diraient plus naïfs) finissent par être au courant de la stratégie égoïste de leur voisin et se vengent par des coups. Seuls les dons de la fée Diamantine permettent de récompenser l'honnêteté et la fidélité des paysans à Titi, ce qui remet en cause le pouvoir protecteur et moralisateur du Prince. Ce passage met ainsi en évidence la dialectique de la théorie (être un roi juste et bon) et de la pratique.

C'est donc la mise à l'épreuve des théories économiques, ainsi que l'observation de leurs conséquences qui permettent à Titi de se forger sa propre conception de l'art de gouverner. Il tient à se rendre compte de ses « propres yeux » de la situation de son État, des campagnes comme des villes²⁷. Le chevalier Tobifonde oriente notamment le regard du Prince sur les vestiges des moulins, signes d'une richesse et d'une fécondité antérieures, désormais ruinées²⁸. Le registre de la vue et de l'image²⁹ met en évidence le rôle joué par les sens dans la réflexion du prince. L'histoire du Prince Titi conduit ainsi le héros et le lecteur avec lui à prendre conscience de la réalité, grâce à de véritables tableaux vivants. Au livre 6, notamment, on assiste à une scène tout à fait pathétique³⁰. La description, en focalisation interne, est d'abord centrée sur l'enfant, abandonné pour un instant par sa mère en train de travailler aux champs, puis s'ouvre progressivement sur le personnage féminin, conférant au passage une dimension à la fois théâtrale et picturale : Titi – et le lecteur avec lui – est spectateur d'un drame, sorte de « Vierge à l'enfant », auquel il est sensible³¹. Le nouveau pacte de lecture alors mis en place favorise le processus d'identification du lecteur et suscite donc son empathie pour les personnages, conférant à l'œuvre une valeur politique et sociale. Comme l'a montré David J. Denby³², la relation entre d'un côté sensualisme et empirisme, et de l'autre l'esthétique sentimentale, ne peut être séparée de la dimension politique

27. « Ils traversèrent plusieurs bourgs et petites villes, où les maisons mal bâties et plus mal entretenues, jointes à la malpropreté des lieux, ne répondaient que trop à la misère de la campagne. » (*Ibid.*, livre VI, p. 291)

28. « Cependant, on en voit encore les preuves. Voyez ces monceaux de pierres et ces restes de murailles épars dans ces champs, ce sont les ruines des maisons qui étaient alors habitées. Ce ruisseau faisait aller quatre moulins. Il n'y en a plus que deux mal entretenus. Le roi regardait, et restait pensif. » (*Ibid.*, p. 249, je souligne)

29. « L'image de la misère [...]. Les images étaient variées, la misère était partout égale. » (*Ibid.*, p. 248)

30. *Ibid.*, p. 251-252.

31. « Elle s'assit sous l'arbre, prit son enfant, et lui donna à sucer une mamelle aride. Le pauvre enfant sourit, et le roi se retourna pour cacher les larmes qui lui vinrent aux yeux. » (*Ibid.*, p. 252)

32. David J. Denby, « Sensualisme, esthétique sentimentale et démocratie », *Dix-huitième siècle*, n° 31, « Sciences et esthétiques », 1999, p. 123-139.

et morale, dans la mesure où le processus d'identification suscite un sentiment de fraternelle compréhension entre le spectateur et la scène pathétique représentée.

Ce processus d'identification s'illustre également, dans l'ensemble du conte, par l'emploi du pronom « on », rendant compte, notamment, de la contagion de l'émerveillement : ainsi, après avoir fait cuire l'œuf que lui a donné la fée, « Titi leva le reste de la coque et découvrit un diamant d'un éclat si merveilleux que jamais on n'en a vu un pareil³³ ». Le pronom désigne certes l'officier de bouche et le page, spectateurs de la merveille, mais également le narrateur et le lecteur. Cette théâtralisation induit une prise de distance propre à laisser le lecteur toujours en éveil, distanciation favorisée par la dimension métatextuelle du passage. Les diamants sont soit recouverts de peau, soit enfermés dans la coque qu'il s'agit de percer : comme la magnifique fée qui se cachait derrière les apparences d'une vieille femme, la présence de la merveille derrière la coque qu'il faut percer offrirait-elle une piste d'interprétation pour l'ensemble du conte ? L'épisode suggérerait-il une démarche herméneutique ? Une telle idée est renforcée par la réaction de la reine, qui contrairement à Titi, confond la forme et le fond et aurait souhaité avaler le diamant « comme l'œuf dont il avait la forme³⁴ ». L'opposition entre Titi et la reine semble donc d'ordre herméneutique : alors que Titi sait distinguer l'apparence (le signifiant) et le signifié, la reine se laisse piéger par la forme.

Le conte de Saint-Hyacinthe s'apparente bien ainsi à un véritable roman expérimental, cherchant à confronter la théorie et la pratique. Mais, en définitive, son originalité réside dans son caractère autoréflexif, alimentant sans cesse la curiosité et l'intérêt du lecteur.

Fonctions éthique et politique de l'entremêlement de l'économique et du merveilleux

L'enjeu véritable du conte semble donc résider dans une réflexion sur la valeur accordée aux choses et aux discours, valeur instable et variable en fonction des points de vue. Fortesserre reste méfiant à l'égard de la fée, et affirme ne reconnaître finalement aucune valeur aux diamants qu'elle

33. *Histoire du Prince Titi*, tome 27, livre I, ouvr. cité, p. 346.

34. *Ibid.*, p. 347.

lui donne³⁵. Mais sans tomber dans la suspicion généralisée, le roi semble avoir trouvé un équilibre entre confiance et méfiance : « [il] n'était pas méfiant, ceux qui ont l'âme grande ne le sont guère ; mais il n'était pas crédule³⁶. » Cet équilibre se fonde sur un contrat moral, dont le principe est la fraternité, seul socle sur lequel peut se construire un système de valeurs communes.

L'argent (les ginguets comme les diamants) n'a pas de valeur intrinsèque, c'est sa circulation qui lui donne sa valeur. Tels sont les conseils que donne la fée Diamantine à la pauvre paysanne contrainte de travailler la terre à la place de son mari malade :

Aucun de ces ginguets ne reviendra vous trouver qu'après en avoir produit un autre à celui qui vous l'aura changé, s'il en fait aussi un bon usage. Ainsi vous pourrez non seulement vous enrichir, mais enrichir vos amis³⁷.

Lorsqu'elle coupe sa besace en quatre³⁸, la fée donne les mêmes conseils aux deux rois, annulant ainsi les distinctions sociales. Les diamants n'ont donc pas une valeur financière (leur possession ne rend pas plus riche Titi), mais une valeur morale.

Ne peut-on pas alors interpréter la démarche de la fée comme le signe d'un désir d'égalité sociale, voire de démocratie ? En effet, lors du banquet organisé à Bititibi, le narrateur précise qu'il y règne une grande liberté, un fort sentiment d'égalité, et de fraternité³⁹. Forteserre interdit d'ailleurs l'emploi du terme de « majesté », sous peine de payer des amendes. Mais la fée Diamantine s'insurge contre cette contrainte hétéronome⁴⁰. Porte-parole d'un discours à la fois moralisateur et subversif, la fée Diamantine semble incarner un esprit nouveau, épris de liberté et de raison. Multipliant les conseils et les maximes de comportement et de gouvernement, elle incite le prince Titi à œuvrer avec justice et parcimonie. Or, elle ne cherche

35. « Je me soucie de vos diamants comme de rien du tout. Ce n'est pas que je n'en admire l'éclat et la beauté ; mais au fond, qu'est-ce que cela ? Les ailes des papillons, et les plumes des paons, sont-elles moins admirables ? » [...] Je sais que les diamants ont une valeur réelle dans l'opinion des hommes, et qu'ainsi, le présent que vous me faites, vaut un royaume. Je vous proteste, sans compliment, que je suis plus sensible aux sentiments de votre amitié, qu'au présent même. » (*Ibid.*, tome 28, livre V, p. 101)

36. *Ibid.*, livre IV, p. 151.

37. *Ibid.*, livre VI, p. 255.

38. « Si vous donnez mal à propos, l'argent diminuera ; si vous donnez avec raison, il augmentera toujours. » (*Ibid.*, p. 273)

39. « Il n'y a ici ni roi, ni reine que Bibi ; Titi même n'est plus roi. » (*Ibid.*, livre V, p. 90)

40. « Donnez-nous la liberté de vous traiter, ou de ne vous point traiter de majesté, car l'amende même est une gêne, et l'attention qu'il faut avoir pour s'exempter de la payer, ne sert qu'à mieux penser à votre rang que vous voulez qu'on oublie. » (*Ibid.*, p. 90)

pas à convaincre ni à solliciter, elle ne fait que proposer, préservant la capacité critique du prince, lui laissant sa liberté entière de décision⁴¹. Prônant l'autonomie du prince et du peuple, Diamantine ne pourrait-elle pas être considérée comme l'incarnation de l'esprit des Lumières ? Dans ce cas-là, le conte ne favorise-t-il pas l'émergence d'une conscience politique et éthique chez son lecteur ?

En effet, Diamantine peut être interprétée comme une allégorie du conte lui-même. Le motif de la corbeille apparente la fée à Isis l'initiatrice, celle qui détient le secret de la vie, de la mort, source magique de la fécondation et de la transformation. Personnage palimpseste, elle est présentée comme la synthèse de plusieurs personnages mythologiques :

Vêtue d'une robe verte, semée de fleurs, de fruits et d'animaux de diverses espèces, elle était telle qu'on représenterait la terre ou la fécondité, sous la figure de Panthée, de Pomone et de Flore⁴².

Telle sa robe dont « le moindre petit angle ou contour [...] devenait une facette brillante », la fée Diamantine est un personnage spéculaire, creuset de multiples références mythologiques, qui conduit à s'interroger sur sa nature même de fée. À l'image de son personnage, le conte, texte hybride mêlant discours scientifique et merveilleux, échappe à toute clôture du sens, à toute interprétation définitive, en particulier grâce aux nombreuses expressions métatextuelles qui conduisent le lecteur à sans cesse s'interroger, à rester toujours en éveil, « éveillé ». Le commentaire ironique du narrateur au sujet, justement, de l'Éveillé corrobore cette idée :

L'Éveillé fit un journal de tout ce qu'il avait découvert : mais comme il l'a écrit en chiffres qui ne sont connus que de lui, on peut dire qu'à cet égard il a communiqué une sorte d'invisibilité à ce journal⁴³.

L'évocation du journal, cher à Saint-Hyacinthe, la question de l'écriture hermétique et la construction chiasmatique de la phrase ne peuvent que faire référence à l'écriture même du conte. Pourtant, le narrateur tourne en dérision ces mystères et affiche une certaine désinvolture qui participe

41. « Je ne veux point vous donner de conseils, j'aimerais même bien qu'un prince ne consultât jamais personne sur les grâces qu'il a à faire, parce que la reconnaissance qui lui est due, se tourne alors vers celui qui a procuré la grâce, et non vers le prince qui l'a accordée, et qu'il fait ainsi des créatures à ses propres sujets. » (*Ibid.*, livre IV, p. 127)

42. *Ibid.*, p. 126.

43. *Ibid.*, livre II, p. 381.

également à l'ouverture du sens. L'Éveillé est aussi présenté comme un conteur, capable d'embellir les récits qu'il fait⁴⁴.

Ces notations métatextuelles prouvent que l'enjeu du conte est certes politique et économique, mais surtout herméneutique. Ginguet et Tripalle se méprennent sur le sens de l'attitude du jeune prince⁴⁵ ; la guerre engagée contre Forteserre trouve son origine dans une erreur de jugement de l'ambassadeur, « croyant que le roi ne s'était ainsi habillé que par dérision⁴⁶ ». L'erreur des personnages vient d'une confusion entre apparence et vérité, confusion que tourne en dérision le narrateur par le recours au champ lexical du théâtre et de l'apparat : le roi Ginguet n'est qu'un roi de nèfles, aux habits de théâtre, marionnette dans un décor de carton-pâte. Comme dans les *États et empires de la lune* de Cyrano de Bergerac, la référence aux habits de nèfles du roi ouvre une réflexion sur la vanité humaine :

Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le soleil... n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles, et pommer ses choux⁴⁷.

Le merveilleux révèle ainsi la nature exacte du roi, dévoile l'artifice. Loin de déposer un voile de suspicion sur l'ensemble du récit, il aiguise la vigilance du lecteur, toujours en éveil, à l'image du page de Titi.

Alors que Jean-François Melon déplore, dans son *Essai*, le discrédit porté sur le conte (et donc sur le système de crédit), le récit de Saint-Hyacinthe dépasse la dialectique de la méfiance et de la confiance. En effet, dans *L'Histoire du Prince Titi*, la notion de « valeur » apparaît comme une notion intersubjective, fruit d'un contrat mutuel. Le nouveau pacte de lecture ainsi mis en place repose sur un équilibre entre méfiance et confiance, favorisant l'éveil de l'esprit critique : l'écriture sensualiste favorise à la fois le processus d'identification et de distanciation du lecteur, dont le sens politique est ainsi éveillé.

44. « [Il] fit là-dessus cent contes pour autoriser les apprêts qu'ils devaient faire. » (*Ibid.*, p. 75)

45. « Alors que ses parents lui refusent tout argent, malgré son bon droit, Titi reste magnanime et enjoué : « Le prince Titi n'en marquait aucun chagrin, il paraissait toujours riant et satisfait. Le roi ni la reine ne prenaient point cette tranquillité pour un effet de la soumission de Titi à leur volonté, mais pour une preuve du mépris qu'il faisait de l'argent ; ce qui les irritait d'autant plus contre lui, qu'ils regardaient ce désintéressement comme un reproche tacite de leur avarice et comme un *pré-sage* de la dissipation de leurs trésors après leur mort. » (*Ibid.*, tome 27, livre I, p. 334, je souligne)

46. *Ibid.*, p. 369.

47. Cyrano de Bergerac, *Voyage dans la Lune* [en réalité : *Histoire comique des États et Empires de la Lune* (1657)], Maurice Laugaa (éd.), Adamant Media Corporation, « Elibron Classics », 1970, p. 56.

En outre, le conte de Saint-Hyacinthe témoigne de l'évolution du merveilleux. Il n'est désormais plus extrinsèque, mais révèle l'intériorité même des personnages: le gobelet, que la fée Diamantine donne à Forteserre, ne se remplit de liqueur, que lorsque ce dernier travaille sur lui-même et cherche à maîtriser ses passions. Le conte de Saint-Hyacinthe participe ainsi au processus d'intériorisation et de laïcisation du merveilleux, qui devient un moyen de canaliser nos propres passions par le détour du conte :

Quand nos passions sont si fortes, que nous n'osons les attaquer de front, il faut ruser avec nous-mêmes, et tâcher de les miner insensiblement, si nous ne pouvons pas tout d'un coup les détruire⁴⁸.

48. *Histoire du prince Titi*, tome 28, livre V, ouvr. cité, p. 112.